

Christian Doumet

J'imite Borges

J'imite Borges. Personne ne le sait, mais j'imite l'écrivain d'origine argentine né à l'extrême pointe du dix-neuvième siècle, nommé Borges. Ce n'est pas que son univers m'intéresse spécialement. J'ai même, pour sa veine fantastique, une certaine aversion. *Aversion* est trop fort. *Prévention* plutôt. Quant à son style, il m'est si difficile d'en saisir l'originalité que je ne vois pas de raison particulière de l'envier lui non plus.

Est-ce qu'on imite ce qu'on aime ? Est-ce qu'on s'identifie à ses goûts ? Il faut croire que non. Que dans certains cas (le mien par exemple), on ignore les raisons qui nous forcent à mimer tel geste, tel mouvement, tandis que l'individu qui nous les présente n'offre à nos yeux qu'un médiocre attrait. C'est autre chose, il faut croire, que nous cherchons à reproduire dans nos mimétismes ; autre chose qui nous réchauffe : une imitation de second degré, pour ainsi dire.

J'imite. J'ai toujours imité. J'aime à sentir le vertige d'un autrui humant mon être et l'envahissant, tandis que je ne lui emprunte qu'un imperceptible détail. Infime emprunt, dont à peu près personne ne se rend compte, mais qui m'emplit, moi, d'une vie multipliée, d'une chaleur intense, de tout un charme que je ne connais qu'à l'occasion de ces dédoublements fugaces. Jamais cependant l'intensité n'est aussi grande que lorsque j'écris. Là, c'est comme si tout à coup une œuvre entière s'agrégeait à moi ; comme si j'en devenais subrepticement l'auteur. Et avec elle, un monde de sensations, d'idées, de rythmes qui soudain m'agrandit d'autant. Écrire est un artisanat de gestes. Par des gestes, nous commençons à habiter le corps d'autrui, ses coutumes intimes, ses raclements de gorge. Ainsi imité-je le savant et sud-américain Borges, moi qui ne suis ni savant ni argentin, qui n'ai pas inventé Pierre Ménard et qui ne connais rien au tango...

C'est bien pourtant à une espèce de danse que me convie l'écriture avec Borges. Une danse asymétrique et lascive. Une danse invisible. Une ivresse. Borges est là. Il vaque près de moi à des occupations quelconques ; me tient la main de temps en temps ; me pousse dans des phrases. *Mes* phrases. À moi la langue, les idées, les métaphores et toute la chamarrure. À lui la propulsion. Et allez !

Nous formons un drôle de couple, Borges et moi. Un couple d'inconnus, de boiteux, qui ne se retrouvent et ne s'épaulent, comme dans la connivence de certains joueurs de casino, qu'autour du tapis des mots. L'aveugle et le paralytique.

C'est peut-être cela que j'imite chez Borges : la cécité. J'imite la cécité chez Borges. J'imite sa façon indulgente de ne pas voir que je l'imite. J'imagine qu'en imitant un aveugle, on imite moins. Le seul à même de mesurer *exactement* l'imitation et de la dénoncer aux yeux de tous, le seul capable de lever le lièvre usurpé de certains mots, c'est lui, l'aveugle. L'aveugle en moi tenant la main. Ne sachant pas qu'il tient *ma* main. Croyant tenir la sienne, ou celle d'un autre.

*

J'imite Borges. J'imite en moi l'aveugle qui me conduit, auquel j'ai donné le nom de Borges. Tant s'en faut, cependant, que l'imitation soit continue. Livré la plupart du temps à ma seule invention, j'avance à tâtons, cherchant cette main qui tarde à faire sentir sa protectrice tiédeur d'experte. J'avance parmi des phrases glacées, en quête du signe qu'elle me fera. Je m'y prépare. De tous mes sens, je guette sa venue, car je sais qu'elle approche. Soudain, la voici qui remue. Je soulève un mot : elle est là. Main d'aveugle. Chaque fois, je sens qu'elle me cherchait, elle aussi. Un mot suffit. Une tournure. Quelle émotion !

Bien sûr, avec le temps, avec l'expérience, j'ai acquis une sorte d'habileté. De mes lectures de Borges, éparses et d'ailleurs peu fréquentes, j'ai gardé le souvenir de certains faits qui passent inaperçus à la plupart des lecteurs, mais qui ont exercé sur moi la puissance aveuglante et craquelée d'un éclair. C'est à peine, sur le moment, si j'ai pris conscience de l'effet ; mais plus tard, lorsqu'il s'agissait de traverser à mon tour le déluge des mots, l'éclair revenait, illuminant tout le pays. Je n'avais qu'à suivre sa zébrure.

Délicatement alors – et avec quelle suavité, quelles délices discrètement triomphales, je traçais dans le fracas le seul mot susurré par Borges. Il tombait là, sur le gazon des phrases, comme le fruit mûr d'un été avancé, exactement à point, topique, mortellement rayonnant. Tombait à *point nommé*. Je ne me lassais pas de le redire. De reprendre d'un souffle mon texte loin en amont afin de revivre la surprise de sa venue et de sa chute, là, au beau milieu de la page. Et avec lui, le trouble de me sentir devenir un peu Borges, l'illustre, l'illuminé, le mythique argentin, mort et en enterré depuis belle lurette, mais continuant à me faire signe, à moi, d'une main légère, à me renverser, moi le paralytique, du coup de rein de son tango aveugle.

On a peu idée de la décharge dont est capable un mot. Notamment celui qui, dans ses bagages, apporte une gloire toute souriante qui dit je suis à toi, je te donne mon prestige avec mon sceptre. Mais nul besoin de prestige ni de gloire, en réalité. Un simple autrui fera aussi bien l'affaire. Seulement devenir cet autre... Sortir de soi sans sortir de soi... Éprouver un peu le grand frisson de la métempsycose... *S'extasier*. Qu'un seul mot y pourvoie, là est le mystère. Un mot, un soupir. C'est le souffle d'un autre qui nous effleure.

Pas nous, pourtant, ce mot, cette tournure. Pas à nous. Mais sait-on à qui appartiennent les mots ? Est-ce que Borges exercerait sur certains un droit de propriété ? Un copyright ? Est-ce qu'il faudrait par hasard que nous versions des royalties aux ayants droit ?

Au demeurant, personne ne sait, personne ne saura jamais non plus de quels mots je me paye, moi – ou lui. Personne ne connaîtra jamais l'étendue de ces emprunts que, pour la clarté de l'exposé, je limite à un mot, une tournure, mais qui pourraient affecter plus largement mon œuvre. Moi seul le sais. Il y a dans ce savoir la racine d'un malaise et d'une joie. Malaise, parce que mon œuvre, je la vois désormais légèrement détachée de

moi, un peu à distance, comme un îlot où mon séjour resterait frappé d'ostracisme. Mais joie aussi, joie de ces braises, de ces tressaillements perpétuels, à quoi se reconnaît infailliblement le grand écrivain. Si minuscule que soit l'usurpation (il peut s'agir d'une syllabe, d'un signe de ponctuation, parfois d'un blanc...), elle m'abuse et me désabuse. Ces indices me sont chers et douloureux comme les fumées d'un grand cerf sous le pas du chasseur. Ils font de moi aussi un possesseur possédé.

*

J'imite Borges, mais peut-être que Borges m'imite un peu aussi. Quand par hasard je le lis encore (rarement), un curieux sentiment de reconnaissance me saisit jusqu'au rire. Il me semble qu'une vieille complicité, une complicité à vrai dire ancestrale, de beaucoup antérieure à sa naissance à lui, nous unit. Une alliance homérique, biblique, dantesque. Quelque secret commun partagé depuis que les récits migrant de bouche à oreille, de vallée en vallée, d'aurore en crépuscule, ont élu domicile dans de minuscules signes gravés à même la pierre, le bois, la céramique, que sais-je. Depuis que notre ondoyant désir d'infiltrer les âmes par n'importe quel moyen s'est imprimé sur la peau du temps.

Tous sans exception, ils ont eu leur Borges. Si farouches qu'ils se montrent sur la question de l'*authenticité*, du *mon-cœur-mis-à-nu*, tous ils ont eu recours à ce petit remède contre la banalité, le mépris de soi ou simplement le silence : un mot chuchoté par Borges, par leur Borges à eux qu'ils avaient baptisé d'un nom quelconque, qu'ils tenaient pour leur bon samaritain dans le désert de continuer. Borges lui-même, j'en suis certain, avait son Borges. Naturellement, j'entends d'ici leurs récriminations : la chasse à l'intrus jusque dans les moindres recoins ; le souci, chaque instant, de ne parler que *malangue*, d'écarter les sujets interlopes. La politique de l'absolu. Le fanatisme du vécu-sincère. La purification ethnique de la prose.

On sait ce qu'il en advient. André Gide, par exemple. Gide si soucieux de rappeler en chaque phrase qu'elle ne tient sa cambrure de personne d'autre que de lui seul, Gide avoue, au détour d'une page du *Journal*, qu'en cas de panne, il ouvre son Coleridge n'importe où et qu'alors tout repart. Et je ne doute pas en effet que le plus simple prélèvement, une goutte de cette présure verbale ait suffi pour faire prendre une fois de plus le fromage... Coleridge fut à Gide une espèce de Borges.

Autre écriture, autre cas : on raconte que le compositeur Anton Bruckner rassembla un jour un groupe d'amis afin de leur jouer au piano la réduction d'une de ses symphonies récemment achevée. Après l'audition, certains s'étonnèrent d'avoir reconnu une vingtaine de pages de Wagner insérées dans la composition. « C'est si beau ! » leur aurait rétorqué Bruckner en manière d'excuse. Il voulait dire sans doute que pour mener à bien son œuvre, il avait eu besoin de cette « beauté » ; qu'elle l'avait aidé à en concevoir l'architecture, et peut-être seulement la sorte d'exigence qui s'y réalise. Son emprunt n'est qu'une figure étendue jusqu'au délire du type borgésien.

Est-ce qu'emprunter c'est imiter ? Faire *avec*, c'est faire *comme*. La plus petite injection d'altérité dans notre matière en fusion nous transfigure. *C'est si beau !* veut dire aussi : « regardez-moi, je ne suis plus tout à fait moi-même, j'ai réussi à m'incorporer un peu de ce que nous aimons tant chez le grand autre ; la greffe est forcenée – mais elle a le

pouvoir de m'introduire à la circulation du vivant, qui n'est rien d'autre qu'un cycle infini de métamorphoses. » Bruckner a raison. Il a simplement oublié, dans son fanatisme wagnérien, qu'une telle greffe, pour être efficace, devait rester invisible. Que la pulsion transformiste n'opérait qu'à condition de laisser intacte en nous un fond de croyance inverse : celle de notre absolue singularité. Il ne s'agit pas de devenir Wagner, ou Coleridge, ou Borges, mais de faire entendre leurs rythmes profonds dans un milieu qui les transfigure, qui les rende *méconnaissables*. Il s'agit de *re-méconnaître* Wagner, Coleridge ou Borges. De détourner à notre compte l'émerveillement qu'ils nous valurent. Mais mieux encore – ou bien pire : d'apprendre au monde que cet émerveillement n'était rien que la pâle préfiguration d'un autre, celui que nos œuvres vont désormais soulever. Humble en apparence, le mot de Bruckner... Un sens tout différent court sous l'anecdote, qui dit : « Wagner n'était que mon imitateur, *voici l'original*. » Et il faut bien qu'il en soit ainsi pour que se justifie le rôle nécessairement subalterne de l'emprunt. « Le vrai, c'est moi. »

*

El Hacedor... L'auteur... J'ai à peu près tout oublié de ce livre, hormis une préface en forme de dédicace où Borges rêve qu'il apporte un de ses derniers recueils de poèmes à Leopoldo Lugones, le directeur de la Bibliothèque nationale mort depuis longtemps. Il sait que son ami n'aime guère ce qu'il écrit. Mais à le voir maintenant devant lui tourner les pages d'un air satisfait, le voilà qui prend confiance. Ne faut-il pas interpréter ce sourire du lecteur redouté comme une approbation, mieux, une définitive reconnaissance, suffisante en tout cas pour faire briller le livre aux yeux mêmes de son auteur ? Les mots que j'emprunte à Borges me font l'effet de semblables sourires. Et non seulement à cause du plaisir circonscrit qu'ils me procurent. Ils m'observent et m'approuvent, ces mots-là. Ils me regardent *du dedans* ; ce faisant, donnent corps à mon texte, pourtant si peu sûr de lui-même. Ils sont les directeurs de toutes les bibliothèques du monde, assis derrière leur bureau, feuilletant le livre, disant : bien mon garçon ; ou murmurant à peine, se contentant d'alimenter entre eux et moi une petite flamme qui signifie nous sommes avec toi, nous sommes de ton bord, nous te comprenons.

Peut-être parce que j'identifie la bibliothèque nationale dont parle Borges à l'ancienne salle de lecture de la rue de Richelieu ; que j'imagine nettement le bureau du directeur dans la rotonde située au delà du département des manuscrits : je n'oublie pas cette page de Borges. Peut-être aussi, plus profondément, en raison du malaise qu'inspire inévitablement ce territoire des morts – Lugones disparu au moment où Borges lui rend visite ; Borges se représentant lui-même comme mort prochainement, et qui l'est aujourd'hui en effet ; et par dessus tout, *los rostros momentaneos de los lectores*, « les visages momentanés des lecteurs » comme dit je crois Borges –, cet Hadès pour les livres où le temps par magie « se dissèque et se conserve » : autant de détails qui s'incrument dans notre inquiétude, qui nous désignent, nous, adonnés aux livres, lecteurs, écrivains, visages momentanés. J'aime aussi que figure au beau milieu de cet envoi l'hypallage de Virgile *Ibant obscuri sola sub nocte*. Sans raison apparente. Sans autre justification que la lumière générale d'une page où chacun comprend seulement que le sujet du verbe *ibant* n'est autre que les lecteurs eux-mêmes voués à marcher dans cette nuit serrée aux lampes éparses dont seules les grandes bibliothèques donnent une idée. Qui nous contraint à une telle errance ? Quelle force punitive nous condamne à

tout ce noir épais ? Quelle administration tortueuse, à cet hiver finlandais, nous qui avons tant d'amitié pour les cigales ?

Ce que me donne aussi la dédicace de Borges à Lugones, c'est l'infini des mots tapis entre les reliures de la bibliothèque. Livres lus ou non lus, langues connues ou inconnues, peu importe. Il est vrai que je n'accorde que peu de crédit à l'intelligence d'un mot seul. Entêté à signifier, pressé d'en finir avec sa transitoire enveloppe corporelle, il me semble toujours le militant d'une morale obtuse, d'un fanatisme assez suspect. Au contraire, dès qu'il fait corps avec la multitude de ses semblables, dès qu'il s'agrège en colonies, ou en nations, je sens ces masses dotées d'un instinct supérieur, comme inspirées d'intuitions fulgurantes. Chacun alors sait où il doit aller, et se fond dans l'intérêt commun. Madrépores, paramécies, grandes voiles de migrants déployées sur un ciel d'automne : ainsi m'apparaissent les mots en foules.

Un seul d'entre eux emprunté à Borges lève en moi de telles draperies. Comme si, pour avoir été préalablement distillé dans la langue de Borges, et libéré par elle du souci de signifier, il se présentait maintenant avec son peuple entier, ses ramifications généalogiques, ses composantes millénaires, ses cousinages, ses provinces, ses progénitures, toute une ethnie invraisemblablement féconde. Voilà ce qui arrive lorsque j'imite Borges. En serait-il de même si je m'en prenais à Flaubert, à Dante, ou à Thomas Mann ? Je l'ignore. C'est Borges que j'imite, c'est à lui que j'emprunte, et c'est lui dont un seul mot déclenche les envols tournoyants et siffleurs. Les autres cas n'ont dans ma politique d'imitateur qu'un très faible intérêt.

Ce qu'on fait de ces envols ? Ce qu'ils dénoncent du fonctionnement de notre pensée ? Rien bien sûr. Hormis que nous nous y reconnaissons intégralement. Particules d'un semblable tissu, mus par instinct de totalité, gouvernés par masse et par massage, nous lisons dans les grandes mobilisations verbales le reflet de notre propre condition. C'est nous que nous traçons dans l'interminable alignement de signes noirs sur blanc ; nous, ces mots aimantés, ce flux qui les traverse. Nous-mêmes ce *nous* que j'écris, moi, pour désespérément faire groupe avec Borges, et de là avec tant d'autres assoiffés du même désir d'appartenance. La phrase est notre bain. La page, notre tribu, notre clairière, le campement de nos aïeux. Une société s'y constitue : *notre* société et notre nous.

Ceux qui prétendent raconter leur vie ne savent pas de quoi ils parlent. Nous abusent par une mise en scène toc. Nous illusionnent. Font mine d'oublier la rumeur qui les entoure, le bruit de famille qui les soutient dans leurs petits exploits. Le simple attroupement verbal sans lequel l'accident si intéressant de leur existence ne serait tout bonnement rien. Feignent d'omettre qu'ils ne sont qu'un mot, qu'un minuscule adverbe dans l'immense phrasé. Sartre dit que la fréquentation du dictionnaire lui a enseigné le monde et la place qu'il y occupe. *Les Mots* : voilà un livre qui, dès le titre, ne trompe pas. Une autobiographie irriguée par le sang de notre seule communauté. Une *holobiographie*.

*

J'imite Borges. J'imite la main heureuse de Borges écrivant sans regard, sous la dictée de Pierre Ménard qui lui-même recopie Cervantes. Et Cervantes, de qui fut-il

l'imitateur ? D'un historien arabe nommé Sidi Ahmed Benengeli, comme il nous l'apprend lui-même au chapitre IX du *Quichotte*. Ainsi de suite. Je rêve de remonter les généalogies jusqu'au silence. Jusqu'à l'auteur béant de la première invention. À celui qui recueillit son texte des traditions, elles-mêmes faites de toutes sortes d'accidents généalogiques. Ce filon nous vertèbre. Il nous hante sans que nous le sachions. Des histoires fourmillent ainsi dans la nuit de nos sangs. Elles ont la même source que les cris animaux progressivement scindés en nous et qui, aux premiers auditeurs, firent l'effet d'un souvenir vivant : la mémoire collective s'inventait.

Chaque fois que j'imite Borges me revient ce rêve de sourcier.

La forêt où j'avance s'épaissit de jour en jour. Me diriger... Plus le temps passe, moins je sais, et plus j'invoque Borges. Pas de phrase, maintenant, où ne passe la lueur de sa phrase. J'entrevois le moment où en moi chaque ébranlement, le moindre remuement géologique appelleront : *Borges !* Chaque mot sortira de la petite maison où je les ai relégués, lui, son sourire d'aveugle vaticinant, sa brocante d'imprimés. J'aurai alors accompli ma mission : donner forme définitive à ce qui chez lui demeurait à l'état de brouillon, d'ébauche, d'incertitude. Borges aura cessé de m'imiter. Maladroitement.

Christian Doumet, professeur à l'Université Paris 8, directeur de programme au Collège international de philosophie, a publié des livres de poèmes, des essais sur la poésie et sur la musique (*Pour affoler le monstre*, en collaboration avec François Boddaert, Obsidiane, 1997 ; *Faut-il comprendre la poésie ?*, Klincksieck, 2004) et des récits. *La Déraison poétique des philosophes* paraîtra en septembre prochain aux éditions Stock ; *Trois huttes*, en octobre, aux éditions Fata Morgana.